

Jean-Pierre Prévost

André Gide
et la Normandie

 Orizons
2017

Remerciements

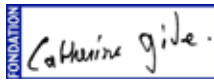
Mes plus vifs remerciements à toutes celles et ceux qui ont bien voulu me confier et m'autoriser à reproduire les documents très précieux et rares qui illustrent ce livre :

Véronique de Coppet, Agathe Corre, Nicolas Drouin, Valérie Dubec, Olivier Monoyez et La Fondation des Treilles, Christine Lipinska, Peter Schnyder et la Fondation Catherine Gide.

Un grand merci tout particulier à Peter Schnyder qui a permis que ce livre existe, ainsi qu'à Pierre Masson, à la fois pour sa belle préface et pour ses conseils avisés.

Enfin un immense merci à Marie-Pierre et à Zéphyrin pour leur collaboration, leur patience, et leur affectueuse persévérance.

© Fondation Catherine Gide et Jean-Pierre Prévost



Association des Amis d'André Gide



Maquette : Zéphyrin Prévost

ISBN : 979-10-309-0123-8

© Orizons, Paris, 2017

ANDRÉ GIDE ET LA NORMANDIE

AVANT-PROPOS

Né à Paris, d'un père uszétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager (à propos des Déracinés).

On sait qu'André Gide (1869-1951), passa sa vie à voyager, sans toutefois renier ses points d'ancrage que furent Paris, le Midi, la Normandie.

Ses liens avec la Normandie sont nombreux et divers. Des liens familiaux tout d'abord puisque c'est à Bolbec, à Louviers et à Rouen que ses ancêtres, côté maternel, s'étaient établis. C'est donc par filiation que Gide hérita du château de la Roque-Baignard, situé près de Lisieux. Son proche voisin Jean Schlumberger l'accueillit ensuite en ami au château de Braffy, au Val-Richer. Par sa cousine Madeleine Rondeaux, devenue son épouse, il migra après 1900 à Cuverville dans le Pays de Caux. Mais il ne cessa d'arpenter la Normandie. De par ses liens amicaux avec Roger Martin du Gard, il séjournera à plusieurs reprises au château du Tertre, près de Bellème, également à Offranville, chez Jacques-Émile Blanche, à Yport chez Jean-Paul Laurens, à Dieppe chez Walter Sickert, à Alençon auprès de son beau-frère Marcel Drouin, à Elbeuf chez André Maurois, à Berneval au chevet de son ami déchu Oscar Wilde. Sans oublier toutes les excursions à Honfleur, à Trouville, à Étretat...

Ces attaches normandes ont rarement été étudiées dans leur globalité, et c'est précisément l'objet de cet ouvrage que d'en établir la géographie... et l'histoire, en s'attachant tout particulièrement à décrire la diversité des lieux et des paysages de cette belle région française, mais aussi à raconter quelques-uns des temps forts, quelques moments privilégiés qu'y vécut André Gide, ainsi que les relations avec ses proches et ses amis. Une façon de contribuer — modeste-ment — à l'exploration de la personnalité complexe de l'écrivain, et de ceux qu'il aima, leurs goûts, leur mode de vie. Sujet inépuisable, et d'ailleurs inépuisé.

Cet ouvrage est le premier volet d'une trilogie dont les volumes suivants seront consacrés à Gide à Paris, et à la Méditerranée d'André Gide.

J'espère que le lecteur partagera le plaisir que j'ai éprouvé à parcourir ces terres normandes de mon enfance, en si illustre compagnie.

Jean-Pierre Prévost 15.03.2017

PRÉFACE

Normand malgré tout

On connaît l'apostrophe de Gide à Barrès, plaçant sa naissance sous le double signe du Gard paternel et de la Normandie maternelle. Répartition tendancieuse, dans la mesure où jusque dans ses Mémoires, il s'employa à déprécier la figure maternelle, en proportion de l'importance qu'elle exerça sur son éducation et sa formation. Partant de là, on pourrait penser que, son imaginaire s'accordant à ses préférences, il situerait ses récits dans le décor qu'il aimait, comme Giono dans sa Provence ou Camus au Maghreb. Pourtant, des *Nourritures* jusqu'à *Ainsi soit-il*, on chercherait vainement *les parfums des thyms, des lavandes et le chant strident des cigales* auxquels il rend un hommage rapide en 1902 dans un court texte, *La Normandie et le Bas-Languedoc*. Dès *Les Nourritures terrestres*, on le voit maugréer contre la *pluvieuse terre de Normandie*, et la fuir vingt ans plus tard en affirmant *qu'il y pourrissait*. Tout au long de sa carrière d'écrivain, la Normandie ne cesse de lui servir de cadre ambigu, en particulier pour ses trois textes les plus classiques, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* et *Isabelle*. S'agissait-il alors d'utiliser la Normandie comme un repoussoir, les échecs répétés des héros prouvant *a contrario* la nécessité de l'exil ? Ce n'est pas si simple.

La Normandie est d'abord pour Gide une terre extrêmement peuplée. Par rapport à Uzès, où il semble se promener en solitaire, la terre normande existe d'abord en fonction de ses habitants, qu'il fréquente à chacun de ses séjours à La Roque, à Cuverville, à Rouen ou à Étretat, et dont de toute façon il fait partie, par sa filiation, et par la multitude de cousins, de parents divers et de relations qui en découlent. Il évoque ainsi, à la fin de sa vie, à Rouen, certains grands dîners qui réunissaient, rue de Crosne, chez les Rondeaux, un certain nombre des membres de la famille.

Régulièrement, sa mère est là pour lui rappeler son arbre généalogique, et les obligations qui s’y suspendent. Mais d’abord, c’est la vie enfantine de ce fils unique qui est ainsi peuplée de compagnons : avec François de Witt, venant en voisin avec sa sœur, il jouait aux trappeurs, et avec ses trois cousines, qu’il retrouvait aux vacances de Pâques et d’été, à Rouen, à La Roque ou à Cuverville, il se faisait une fratrie idéale :

Ensemble alors nous prenions nos leçons, ensemble nous jouions, ensemble se formaient nos goûts, nos caractères, ensemble se tissaient nos vies, se confondaient nos projets, nos désirs, et quand, à la fin de chaque journée, nos parents nous séparaient pour nous emmener dormir, je pensais enfantinement : cela va bien parce que nous sommes petits encore, hélas ! mais un temps viendra où la nuit même ne nous séparera plus.

On peut se demander si *La Porte étroite* n’est pas à lire comme un adieu à cette alliance, l’amour étant venu rompre le cercle enchanté de l’enfance. Et dans *Ainsi soit-il* encore, il raconte les jeux mystérieux auxquels il se livrait, avec Valentine comme initiatrice. Mais encore, on peut voir là le désir constant de Gide de peupler ces lieux, La Roque d’abord, Cuverville ensuite, de parents et d’amis. On sent un regret dans ce passage de ses Mémoires :

Il y avait à La Roque un grand nombre de “chambres d’amis” ; mais elles restaient toujours vides, et pour cause : mon père frayait peu avec la société de Rouen.

Et Gide d’exiger de sa mère de grandes réunions à La Roque, les cousines devant rencontrer Paul-Albert Laurens et Marcel Drouin ; plus tard, une autre famille vient s’agréger à la première, celle des écrivains et des artistes, Jammes, Ghéon, Paul Fort à La Roque, Maurice Denis à Cuverville avec sa famille ... Cela, c’était pour le bonheur de la camaraderie retrouvée. Mais quand vint la guerre, Cuverville se transforma en refuge pour Valentine et ses enfants, pour la famille de Jacques Copeau...

Le livre de Jean-Pierre Prévost s’efforce de rendre compte de cette frénésie hospitalière, pour laquelle Madeleine Gide avait bien besoin du renfort de ses bonnes luxembourgeoises.

Mais Gide ne se contentait pas d'être un parisien en villégiature. Il habitait réellement ces contrées, où il pouvait connaître, observer et aider une population moins favorisée que lui par le sort. Grands propriétaires terriens, les Rondeaux se considéraient un peu comme les suzerains protecteurs des paysans vivant sur leurs domaines, comme Gide l'avait appris de sa mère :

C'est à La Roque qu'était allée maman ; une épidémie de fièvre typhoïde s'était déclarée sur une de nos fermes, et maman ne l'avait pas plus tôt appris, qu'elle était partie pour soigner les malades, estimant qu'il était de son devoir de le faire, puisque ces gens étaient ses fermiers.

Sans pousser aussi loin le dévouement, il allait lui aussi s'intéresser aux habitants des environs, et pas seulement durant le temps qu'il fut maire de La Roque. Comme propriétaire, au moins jusqu'à la vente de ce domaine, il assumait un rôle de responsable matériel et parfois même moral dont Michel, le prodigue héros de *L'Immoraliste*, est l'image inversée, et dont l'échec, dans ces conditions, est significatif. Plus tard, dans *Jeunesse*, dans *Solidarité*, et dans d'autres pages restées inédites, on voit Gide s'attarder auprès de ses administrés et voisins, les écouter, les conseiller, parfois intervenir en leur faveur.

Indépendamment de la recherche de partenaires de plaisir, qu'il faut aussi prendre en compte, il portait sur cet environnement humain un regard d'observateur, romancier en quête de caractères marquants, mais aussi en sociologue, digne lecteur de son oncle, l'économiste Charles Gide. En 1899, dans une *Lettre à Angèle*, il écrivait à propos des *grands champs plats de la Seine-Inférieure* :

Est-ce à ces vastes horizons, à des conditions économiques différentes, que l'on doit le repos de voir, à quelque cent kilomètres à peine du Calvados d'où je revenais attristé, des paysans de même race, je suppose, mais non plus perdus de richesse et de paresse et d'alcool, mais laborieux, graves, décents, et raisonnablement prolifiques.

En 1902, à nouveau, il établit un lien entre géographie et population, pour distinguer deux types de Normands ; d'abord, les habitants de *la verdoyante terre du Calvados*, c'est-à-dire ceux qu'il pouvait rencontrer à La Roque :

La trace, alourdie de bien-être et ne songeant pourtant qu'à l'augmenter, s'est déformée. Incapable de chant, de musique, elle n'occupe plus qu'à boire ses plus belles heures oisives.

Mais il évoque ensuite, et par contraste, la région de Cuverville, dont a hérité sa femme :

Dès le pays de Caux tout change ; les grands champs remplacent les prés ; l'homme plus travailleur est plus sobre ; les femmes sont moins déformées. Et ce 15 juillet, [...] jamais cette campagne ne m'a paru plus belle.

Et c'est encore cet intérêt pour l'espèce humaine qui le poussera, dix ans plus tard, à s'impliquer complètement dans son rôle de juré, à la cour d'assises de Rouen, non pour juger mais pour chercher à comprendre et, parfois, à secourir un accusé qu'il estimait injustement condamné.

Plus encore peut-être que les hommes qui l'habitent, la Normandie fut pour Gide un décor essentiel, aussi bien dans la formation de son imaginaire que dans la constitution de ses fictions. Dans *Si le grain ne meurt*, le domaine de La Roque joue le rôle d'un paradis perdu, cette perte apparaissant comme sa caractéristique essentielle, dès le début de son évocation :

Lorsqu'en 1900 je fus amené à vendre La Roque, je renfonçai tous mes regrets.

La description qui suit est digne de celle du domaine de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*, soulignant l'alliance de l'ancienneté et de l'élégance du bâtiment de briques et de pierre, détaillant sa fusion avec les autres éléments, l'eau et l'air, tous deux alliés et vivant d'une vie joyeuse et sonore :

Au chant de la cascade se mêlaient les chuchotis de la rivière, et le murmure continu d'une petite source captée qui jaillissait hors de l'île [...]. Un peuple d'hirondelles sans cesse tournoyait autour de la maison [...]. Quand je pense à La Roque, c'est d'abord leurs cris que j'entends ; on eût dit que l'azur se déchirait à leur passage.

Cette impression de jardin d'Éden était renforcée par le double sentiment de protection et de liberté que favorisait sa disposition, le château étant entouré entièrement par une douve pleine d'eau :

Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut du reste s'échapper quand il veut ?

Et Gide alors d'exalter la profondeur des bois environnants (*On plongeait aussitôt dans un tel mystère que, d'abord en la franchissant, le cœur me battait un peu.*), mais de raconter aussitôt que son plus grand plaisir n'était pas de s'enfuir, mais bien de pêcher dans les douves et dans la rivière.

C'est à La Roque, manifestement, que son rapport à l'espace, aux éléments, s'est constitué, son goût pour la nature, sa fascination pour les forêts profondes, qui, plus tard, seraient son but principal lors de son exploration du Congo, son besoin d'une liberté protégée, ou d'une protection ouverte, suscitant ces mouvements de fuite et de retour qui devaient rythmer toute son existence.

Les premières images autour desquelles se cristallisent ses écrits — celle de Narcisse contemplant sa rivière, celle de Tityre pêchant à la ligne, dans sa tour entourée d'eau, auprès de son arbre, dans *Le Prométhée mal enchaîné* — semblent des souvenirs de La Roque et de l'immense acacia sophora qui dominait la maison : *C'est au pied de cet unique arbre de l'île que nous nous réunissions d'ordinaire*. Mais à cette époque, Gide pouvait ironiser doucement sur ces souvenirs d'un domaine qu'il n'avait pas encore vendu. Quatre ans plus tard, ce domaine ne lui appartenait plus, et c'est en grande partie pour le retrouver qu'il écrit alors *L'Immoraliste* :

C'est cette vallée que j'ai peinte et c'est notre maison, dans L'Immoraliste. Le pays ne m'a pas seulement prêté son décor ; à travers tout le livre j'ai poursuivi profondément sa ressemblance.

De fait, quand Michel revient à La Morinière, est-ce lui ou Gide qui parle ?

Quand j'entendis de nouveau tourner autour de la maison les cris aigus des hirondelles, tout le passé soudain se souleva, comme s'il m'attendait et, me reconnaissant, voulait se refermer sur mon approche.

En attendant la rédaction de ses *Mémoires*, à partir de 1916, Gide ne reviendra plus à La Roque dans ses écrits, sauf une fois, aussi discrète que capitale. C'est en 1907, alors qu'il piétine dans la rédaction de *La Porte étroite*, ce roman qui doit lui permettre d'exprimer, et peut-être d'exorciser, ce qu'il appelle *le drame* de sa vie, c'est-à-dire son amour pour Madeleine. À la faveur d'un court voyage et d'une visite au musée de Berlin, il rédige son *Retour de l'Enfant prodigue*, où un détail retient l'attention. Au début de ce texte, Gide écrit :

Je suis celui-là même dont le cœur bat quand, au défaut de la colline, il revoit les toits bleus de la maison qu'il a quittée.

Ce qui rappelle ce passage de *L'Immoraliste* :

Du talus où je m'étais assis, comme grisé, je dominais La Morinière ; je voyais ses toits bleus, les eaux dormantes de ses douves.

Et quand le *Prodigue* songe à ce *jardin abreuvé d'eau courante, mais clos et d'où toujours il désirait s'évader*, la ressemblance avec La Roque se confirme. Ainsi donc, alors qu'il est plongé dans l'univers de Cuverville, nommé significativement Fongueusemare, pour raconter les vaines amours de Jérôme et d'Alissa, La Roque ressurgit, comme un pays de l'autre côté, voisin et pourtant antithétique. Si l'on compare en effet les descriptions que Gide a données de ces deux demeures normandes, on voit bien ce qui les sépare : Cuverville est une maison sans caractère, dont la présentation dans *La Porte étroite* relève du dénombrement le plus neutre possible :

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d'autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant ; autant par derrière ; elle n'en a pas sur les côtés. [...] Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs.

Et dans cet espace clos, symétriquement tracé, un jeu manichéen peut s'organiser, entre *l'allée aux fleurs* et *l'allée noire*, comme une partie d'échecs où chacun joue à qui perd gagne, et dont on cherche désespérément la solution.

L'intéressant, c'est de voir que Gide, après avoir écrit l'histoire du Prodiges, va se remettre à son roman et enfin le mener à bien, comme si quelque chose en lui s'était dénoué, que nous pouvons imaginer : en revenant en pensée à La Roque, Gide retrouve un esprit d'aventure et de liberté que la clôture conjugale de Cuverville rendait impossible. Inspiré par le lieu à la fois protégé et ouvert de son enfance, il peut se dédoubler, adjoindre au Prodiges qui revient le Puiné qui s'en va, et lui-même partir sans se renier.

C'est ainsi qu'au retour du Prodiges à la maison du Père va correspondre celui de Jérôme à Fongueusemare : l'un et l'autre sont aboyés par le chien de la maison, puis tombent à genoux tous les deux, cachant d'un bras leur visage. Certes, Jérôme ne se dédouble pas, mais c'est Alissa qui le repousse, lui rendant malgré lui sa liberté. Tant pis pour lui s'il ne sait qu'en faire ; Gide, lui, a trouvé le secret pour dépasser son dilemme.

Plus généralement, la Normandie est un terrain idéal pour que Gide y fasse fonctionner sa double postulation d'enracinement et d'évasion, telle qu'il la représente à plusieurs reprises par l'image du cerf-volant attaché à sa corde. Si La Roque est un paradis, il est cependant situé dans une région marquée par l'alcoolisme et la laideur de ses habitants ; à l'inverse, Cuverville, ce lieu de stagnation morale et de confusion sentimentale, est entouré d'une campagne *admirable*.

Aussi, le meilleur traitement qui puisse être accordé à cet univers normand ambivalent, c'est de s'opposer à lui pour mieux en tirer parti. Un progressif mouvement centrifuge pourrait faire penser à un abandon programmé : Michel met en vente La Morinière, Alissa déserte Fongueusemare, Isabelle s'échappe de La Quart-fourche avant de la vendre. Mais une image récurrente suggère un autre processus : il s'agit de l'abattage des arbres, que Gide décrit comme un saccage créatif. Déjà, dans *Les Nourritures terrestres*, il est question d'un parc qui est situé en Vendée, mais qu'on peut sans peine replacer en Normandie :

Lorsque l'automne vint, je fis abattre les plus grands arbres, et me plus à dévaster ma demeure. [...] L'automne s'éployant sur les arbres couchés fut splendide.

La même mise en scène se retrouve dans *L'Immoraliste*, attribuée à un tiers, sans que la portée en soit modifiée :

Je ne me dissimulais pas le tort que Heurtevent me faisait ; mais ces bois, ainsi dévastés, étaient beaux, et je m'y promenais avec plaisir.

Enfin, dans *Isabelle*, c'est la cupidité de l'héroïne qui est cause du massacre, situé cette fois au printemps :

J'avançais lentement, non point tant triste moi-même qu'exalté par la douleur du paysage, grisé peut-être un peu par la puissante odeur végétale que l'arbre mourant et la terre en travail exhalait. [...] J'admirais par quel excès de vie cet accent de sauvagerie que la déprédation apportait à la beauté du paysage en aiguissait pour moi la jouissance.

Même quand il aura presque cessé d'habiter en Normandie, séjournant bien plus souvent dans le Midi ou à Paris qu'à Cuverville, Gide continuera d'être habité par les souvenirs de cette région, et par les leçons qu'il pouvait encore tirer. En 1931, sous le titre de *Jeunesse*, il publie un récit qui est en fait un concentré de souvenirs situés à La Roque et dans ses alentours. À première vue, ces souvenirs sont tous négatifs, dépréciatifs, l'anecdote principale concernant Mulot, un ouvrier agricole que Gide avait longtemps cru victime d'une injuste accusation, et qui allait se révéler véritablement coupable.

Les autres personnages sont à l'avenant : Robidet, le régisseur dont la *conduite était uniquement guidée par l'intérêt*, Goret l'alcoolique, et toute une galerie de *visages fermés, narquois ou renfrognés*. Et pourtant, comme le titre de ce récit le suggère, c'est dans cet environnement humain que Gide ancre ses plus beaux souvenirs.

Toutes ces évocations semblent être rachetées par d'autres dont elles sont peut-être le prétexte : les soirs où le jeune Gide contemplait le bocage environnant, plus tard des agapes avec Paul Fort et Ghéon, le souvenir de sa mère administrant le domaine, son rôle de maire, enfin, qui s'efforça, à l'image de celle-ci, d'avoir auprès des hommes un rôle rédempteur. Si bien qu'au bout du compte, on peut se demander s'il ne fallait pas ce terreau ingrat pour que s'y épanouissent quelques fleurs mémorielles.

Quatre ans plus tard, Gide revient à la Normandie, pour évoquer cette fois l'autre côté, celui de Cuverville, mais dont il présente cette fois beaucoup plus sévèrement les habitants dont il vantait les qualités trente ans plus tôt :

Dans les villages du pays de Caux, où, selon le dicton, " pour voir les gens aux fenêtres, mieux vaut crier Au feu qu' Au secours ", chacun vit pour soi et ne se soucie du voisin que pour lui chercher noise ou lui nuire.

Et pourtant, l'histoire qu'il raconte est celle d'un petit miracle : une jeune fermière, privée de son mari mobilisé, dépassée par la gestion des terres, des bêtes et de ses enfants, ne trouve aucune aide autour d'elle, jusqu'à ce qu'arrivent dans le pays des Allemands prisonniers, offerts comme aides aux paysans. Celui qu'elle accepte de prendre se révèle un cultivateur efficace, un éducateur avisé, et finalement un amant fécond, car la jeune femme se retrouve enceinte. Quand le mari revient, on craint le pire, mais le paysan normand, séduit par les réussites de l'Allemand, devient son ami, et le trio vit en bonne harmonie jusqu'à ce que, la paix revenue, l'Allemand soit rappelé dans son pays.

En 1935, Gide proclamait, avec sa foi communiste, une haine de la famille conventionnelle, ayant déjà prêché d'exemple treize ans plus tôt en rendant mère une femme bientôt mariée à son meilleur ami. Tout d'un coup, cette anecdote de la Grande Guerre redevenait actuelle, et cette conception d'une famille d'un type nouveau, où protection et liberté étaient censées s'allier, il allait la chercher en même temps dans l'URSS dont il scrutait l'avenir, et dans la Normandie où son passé continuait de vivre.

Pierre Masson

BRÈVE HISTOIRE DE LA FAMILLE RONDEAUX

En 1650, un certain Nicolas Rondeaux, jeune homme illettré issu d'une famille paysanne originaire de Fleury-La-Forêt, en lisière de la forêt de Lyons, s'installe à Rouen. Il tient un commerce d'épicerie –droguerie qui va devenir florissant. Cette réussite sociale lui permet d'être nommé à la *Compagnie de la Cinquantaine*, une milice bourgeoise composée d'arbalétriers, et chargée d'assurer la sécurité des habitants.

Poursuivant cette ascension sociale, son petit-fils, Jean-Marin Rondeaux de Sétry (1720-1805) deviendra conseiller à la Cour des Comptes, Aides et Finances de Normandie, et seigneur de Saint-Etienne-du-Rouvray.

Pour s'être rallié avec enthousiasme aux thèses de la Révolution et à ses réformes, le fils de Jean-Marin, le monarchiste Charles-Marin Rondeaux de Montbray (1753-1820) sera nommé brièvement maire de Rouen le 24 décembre 1792 :

J'accepte le poste où m'appelle l'intérêt de la cité, j'en remplirai les devoirs, quelques pénibles, quelques périlleux qu'ils puissent être ; je marcherai le premier à la défense de la liberté et de l'égalité, je protégerai de toutes mes facultés les personnes et les propriétés où je mourrai en les défendant.

Destitué de ses fonctions le 27 octobre 1793, sous le régime de la Terreur, et sur ordre du Comité de Salut Public de la Seine-Inférieure, il sera emprisonné pendant dix mois, d'abord à la maison d'arrêt de Saint-Lô, puis à la prison de Saint-Yon, rejoignant dans ces sinistres geôles ses prédécesseurs à la mairie, le marquis d'Herbouville et Monsieur de Fontenay. Libéré, dit-on, suite aux démarches répétées de sa femme, écœuré par tant d'injustice, il sera réhabilité après Thermidor, mais refusera désormais tous les honneurs. Il se retire à Louviers, dans sa maison de *La Salle-au-Bois*, et exerce désormais la profession de manufacturier. Il est une illustre figure du développement des filatures de coton et de laine de Louviers, et de l'industrialisation de ce secteur d'activités, par la mise en service de filatures hydrauliques dans ses usines du quartier dit de *La Villette*.

Notons au passage que cette propriété de *La Salle-au-Bois* lui venait de sa grand-mère Le Chéron, apparentée à Pierre-Nicolas Le Chéron d'Incarville, l'éminent jésuite et botaniste (voir chapitre Cuverville).

Esprit précoce, Rondeaux de Montbray avait obtenu, à 13 ans, en 1766, le premier prix de botanique décerné par l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, et avait été élu membre de cette Académie à 18 ans.

Vénérable de la loge maçonnique, il demeura libre-penseur jusqu'à sa mort, le 13 mars 1820. Sur sa tombe, on peut lire :

Au milieu des orages de son temps, souvent froissé, jamais abattu, inébranlable dans les voies de l'honneur et de la vertu, modèle de dévouement, de fidélité, de tendresse, sa vie, jamais à lui, fut toute à son pays, à ses amis, à ses enfants.

Il eut six enfants, deux avec sa première femme, Constance Chapais, et quatre avec la seconde Marie-Anne Dufou. L'un d'entre eux, Edouard-Henry-Constant Rondeaux (1789-1860), le grand-père d'André Gide, se lança à son tour avec succès dans les affaires. Il devint un notable rouennais comme manufacturier et négociant à Bolbec, puis au Houlme, membre de la Chambre de commerce et Conseiller général.

En 1819, il épousa Julie-Judith Pouchet, fille de Pierre-Jacques Pouchet, elle-même issue d'une autre riche famille de manufacturiers protestants de Bolbec. Les enfants du couple seront donc élevés dans la religion réformée, rompant ainsi durablement avec la tradition catholique de la famille Rondeaux.

Son commerce prospère lui permit d'acquérir, outre l'hôtel particulier de la rue de Crosne en 1832, connu sous le nom de Bois-Guilbert, le domaine de Cuverville, celui de La Roque-Baignard, et sa résidence de la Mi-Voie.

C'est rue de Crosne qu'est née Juliette, leur fille, le 11 avril 1835. Elle est la cinquième enfant du couple après Charles, Claire, Henri, Émile (le père de Madeleine).

A la mort d'Édouard, le 17 octobre 1860, Juliette vivra seule entre sa mère, une femme austère, et une dame de compagnie, Miss Anna Shackleton, recommandée par un ami de la famille, le pasteur Roberty.

Le 27 février 1863, Juliette Rondeaux épousera à Rouen un professeur de la Faculté de droit de Paris, présenté à ses parents par le même pasteur Roberty : il s'appelle Paul Gide, et il a trente ans.

Longtemps Juliette Rondeaux avait dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise, lorsqu'enfin on fut tout surpris de la voir accepter un jeune professeur de droit sans fortune, venu du fond du Midi, et qui n'eût jamais osé demander sa main si ne l'eût poussé l'excellent Pasteur Roberty qui le présentait, connaissant les idées de ma mère.

De leur union naîtra André Gide, en 1869.



Paul Gide, père d'André Gide



Juliette Rondeaux,
mère d'André Gide



André Gide bébé, 1869



André Gide enfant, 1870-71



André Gide 1875



Marie, la servante et André Gide, 1874



Le pasteur Jules-Émile Roberty, 1856-1925

Première partie

LES DEMEURES

NORMANDES

D'ANDRÉ GIDE



La Normandie

ROUEN

C'est donc à Rouen que la famille maternelle de Gide, les Rondeaux — riche dynastie d'industriels et de négociants spécialisés dans la fabrique d'étoffes — était installée.

L'un de ses oncles, Henri Rondeaux (1825-1882), habitait dans un bel hôtel particulier du XVIII^e siècle avec porte cochère et frises sculptées, au 20 de la rue de Crosne, avec sa femme Lucile Keittinger (1832-1909) — autre riche héritière d'une dynastie de l'industrie cotonnière — et leurs enfants Fernand (1854-1908) et Marguerite (1857-1909). Henri est un puissant capitaine d'industrie dont les usines sont installées au Houlme.

Son autre oncle, Émile (1831-1890), le père de Madeleine, la future épouse de Gide, vivait quant à lui avec sa femme Matilde Pochet (1844-1919) — la Lucile Bucolin de *La Porte étroite* — et leurs six enfants Madeleine (1867-1938), Jeanne (1868-1952), Valentine (1870-1938), Édouard (1871-1959), Georges (1872-1967), Lucienne (1879-1932) au 18 rue de Lecat, dans un « modeste » immeuble de trois étages, avec balcon au premier, et trois fenêtres en largeur. Émile et Matilde divorceront en 1888. Émile, peu doué pour les affaires, est alors administrateur de l'Ancienne mutuelle, et directeur-adjoint de la Caisse d'Épargne de Rouen.



Henri Rondeaux



Madame Henri Rondeaux
née Lucile Keitinger



Fernand et Marguerite Rondeaux, leurs enfants



Fernand, fils d'Henri et Lucile Rondeaux



Marguerite, fille d'Henri et Lucile Rondeaux, future épouse de Pierre Le Verdier



Émile Rondeaux



Madame Émile Rondeaux
née Matilde Pochet



Madeleine Rondeaux
enfant (photo Witz)



Jeanne Rondeaux
enfant



Valentine Rondeaux



Édouard Rondeaux



Georges Rondeaux



Madeleine et Jeanne Rondeaux